

Luis
Sepúlveda
**Le neveu
d'Amérique**

Métailié 

Le Neveu d'Amérique

Du même auteur

Le Vieux qui lisait des romans d'amour, 1992.

(Prix du roman d'évasion 1992. Prix France-Culture étranger 1992)

Le Monde du bout du monde, 1993.

Un nom de torero, 1994.

LUIS SEPÚLVEDA

Le Neveu d'Amérique

Traduit de l'espagnol (Chili) par François Gaudry

Editions Métailié
5, rue de Savoie 75006 Paris
1996

Titre original : *Patagonia Express*
© Luis Sepúlveda, 1994
by arrangement with Dr. Ray-Güde Mertin,
Literarische Agentur
Pour la traduction française :
© Editions Métailié, Paris, 1996
ISBN : 978-2-86424-798-2
ISSN : 0291-0154

Notes sur ces notes

Dans la maison mexicaine de Mari Carmen et Paco Ignacio Taibo I, il y a une table immense autour de laquelle peuvent se réunir vingt-quatre invités. C'est là qu'un beau jour j'ai entendu prononcer la phrase qui donne son titre à un livre de Taibo I : "*Pour arrêter les eaux de l'oubli.*" Lorsque plus tard j'ai lu le livre, j'ai senti croître ma tendresse et mon admiration pour l'écrivain asturien et j'ai appris du même coup qu'on a beau aimer certains textes et les considérer comme une part fondamentale de son intimité, on ne peut éviter de s'en séparer.

J'ai décidé de me séparer de ces notes, compagnes d'une longue route, qui surent toujours me rappeler que je n'avais guère le droit de me sentir seul, déprimé ou abattu.

Elles ont été écrites en divers lieux et circonstances. Je n'ai jamais su comment les baptiser et ne le sais encore pas.

Quelqu'un m'a dit un jour que je devais sûrement avoir de nombreux textes dans mes tiroirs ; surpris par le propos, je demandai des explications.

– Des fonds de tiroirs, de ces annotations qu'on écrit sans savoir pour qui ni pourquoi, répondit mon interlocuteur.

Eh bien, non. Ce ne sont pas des fonds de tiroirs, car ils impliqueraient l'existence d'un tiroir, c'est-à-dire d'un bureau, or je n'ai pas de bureau. Je n'en ai pas ni ne veux en avoir, car j'écris sur une grosse table héritée d'un vieux boulanger de Hambourg.

Par un après-midi de skatt – un jeu de cartes du nord de l'Allemagne – le vieux boulanger annonça à ses compagnons que l'arthrite l'obligeait à jeter l'éponge et à fermer la boulangerie.

– Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant, vieux radin ? demanda aimablement un des joueurs.

– Comme aucun de mes enfants ne veut prendre la relève et que mes machines ont été jugées bonnes pour la casse, je préfère tout envoyer au diable et offrir les objets auxquels je tiens encore, répondit le vieux Jan Keller, qui nous invita aussitôt après à faire la fête dans sa boulangerie.

C'est ainsi que j'ai hérité de la grosse table sur laquelle il avait pétri le pain pendant cinquante années, et c'est sur elle que je pétris mes histoires. J'aime cette table qui sent la levure, le sésame, le gingembre et le plus noble des métiers. Un bureau ? Pourquoi diable aurais-je voulu un bureau ?

Ces notes, que je ne sais comment nommer, oubliées sur un coin d'étagère et couvertes de poussière, je les retrouvais parfois, en cherchant de vieilles photos ou des documents, et j'avoue que je les relisais avec un mélange

de tendresse et de fierté, car ces pages, griffonnées ou désastreusement dactylographiées, s'efforçaient de comprendre deux choses essentielles, si bien définies par Julio Cortázar : le sens de la condition humaine et celui de la condition de l'artiste.

Il est vrai qu'on trouvera ici le récit d'expériences personnelles, mais il ne faut pas y voir pour autant un exorcisme contre la maladie d'Alzheimer, car il n'est pas dans mes projets d'écrire un livre de mémoires.

Je me sépare donc de ces notes, qui abandonnèrent parfois leurs cachettes pour être publiées dans des anthologies, des revues et, dernièrement, en une édition partielle en Italie.

Elles trouvent enfin leur place dans ce volume que vous, lecteur, lectrice, tenez entre vos mains, grâce aux conseils avisés et fraternels de Beatriz de Moura.

Je vous invite à m'accompagner dans un voyage sans itinéraire fixe, en compagnie de personnages hors du commun comme le sont tous ceux qui apparaissent ici avec leur nom, et desquels j'ai tant appris et continue d'apprendre.

Lanzarote. Iles Canaries. Août 1995.

Première partie
Notes sur un voyage
à nulle part

Un

Le billet pour nulle part fut un cadeau de mon grand-père. Mon bizarre et terrible grand-père. Je venais tout juste d'avoir onze ans, je crois, quand il m'a donné ce billet.

Nous marchions dans Santiago un matin d'été. Le vieux m'avait déjà payé six limonades et autant de glaces qui me gonflaient l'estomac et je savais qu'il guettait le moment où j'aurais envie d'uriner. Peut-être se faisait-il véritablement du souci pour mes reins lorsqu'il me demanda :

– Alors, petit ? T'as pas envie de pisser, bordel ? Avec tout ce que tu as bu !...

Ma réponse logique, celle que j'avais l'habitude de souligner en serrant les jambes, aurait dû avoir l'accent d'une affirmation dramatique. Et lui, crachant le mégot de Farias qui pendait à ses lèvres, aurait soupiré avant de s'exclamer sur le ton le plus didactique :

– Attends, petit. Attends et retiens-toi jusqu'à ce qu'on trouve la bonne église.

Mais ce jour-là, j'avais décidé de mouiller mon pantalon, s'il le fallait, plutôt que de supporter encore une

fois les engueulades d'un curé. Le gag consistant à me remplir de limonade pour ensuite me faire pisser à la porte des églises, nous l'avions maintes fois répété depuis que j'avais commencé à marcher et le vieux avait fait de moi son compagnon d'aventures, le petit complice de ses mauvais coups d'anarchiste à la retraite.

Que de portes d'églises j'avais arrosées ! Et combien de curés et de bigotes avaient pu m'insulter !

– Petit saligaud ! Il n'y a pas de cabinets chez toi ?

C'était ce que je m'entendais dire de plus modéré.

– Comment oses-tu insulter mon petit-fils, un homme libre ? Parasite ! Racaille ! Fossoyeur de la conscience sociale ! ripostait mon grand-père tandis que je secouais ma dernière goutte en me jurant que le dimanche suivant je n'accepterais pas une seule Papaya, ni une Bilz, ni une Orange Crush, ni aucune de ces limonades qu'il m'offrait avec tant de générosité.

Ce matin-là, je me montrai ferme avec le vieux :

– Si, j'ai très envie, Pépé. Mais je voudrais pisser aux cabinets.

Le vieux mordit ce qui restait de son Farias avant de le cracher. Puis il grommela “ putain de merde ! ”, s'éloigna de quelques pas, mais revint aussitôt et me caressa la tête.

– C'est à cause de dimanche dernier ? me demandait-il en sortant un autre Farias de la poche.

– Oui, Pépé. Le curé il voulait te tuer.

– C'est que ces fils de pute sont dangereux, petit. Mais, puisque c'est comme ça, on va passer à quelque chose de plus conséquent.

Le dimanche précédent, j'avais vidé ma vessie contre la porte centenaire de l'église San Marcos. Ce n'était pas la première fois que ces planches vénérables me servaient d'urinoir, mais apparemment le curé me guettait, car il m'interrompit au meilleur moment, quand il n'est plus possible de retenir le jet, et m'attrapant par le bras, il m'obligea à me tourner vers mon grand-père. Alors, montrant d'un doigt prophétique mon zizi ruisselant, le curé se mit à gueuler :

– C'est bien ton petit-fils ! On remarque la petitesse congénitale !

Quel dimanche ! J'achevai donc de pisser sur les marches de l'église, atterré de voir mon grand-père tomber la veste, relever ses manches de chemise et défier le curé aux poings, duel qui fut heureusement évité par les enfants de chœur et les bigots de la paroisse, car le curé avait lui aussi retroussé les manches de sa soutane. Quel dimanche !

Après que je me fus soulagé dans l'urinoir respectable d'un bar, le vieux décida que la meilleure façon de terminer la matinée était de nous rendre au Centre asturien, qui pavoisait le dimanche en annonçant " Haricots du pays et *cabrales*¹ de l'exil républicain ”.

Pour moi, le *cabrales* était une espèce de pâte répugnante et puante que seuls pouvaient apprécier ces petits vieux à béret, qui passaient chez mes grands-parents en leur posant toujours la même question :

– Alors, il est mort le salaud ?

1. Fromage de vache comparable au bleu.

Pendant que je faisais honneur à un riz au lait, je me demandais ce qu'avait voulu dire mon grand-père en parlant de passer à quelque chose de " plus conséquent " et je frémisais en imaginant des intentions scatologiques dans les paroles du vieux. Mais mes craintes se dissipèrent lorsque je le vis entrer en compagnie de trois convives dans le salon orné du drapeau rouge et noir de la CNT. C'était de cette pièce que provenaient les livres d'Emilio Salgari, de Jules Verne et de Fenimore Cooper, que ma grand-mère me lisait les après-midi.

Je le vis ressortir avec un livre de format plus petit que les autres. Il m'appela et tandis qu'il me parlait je lus sur la couverture : *Et l'acier fut trempé*. Nicolai Ostrovski.

– Bon, petit, ce livre tu le liras tout seul. Mais avant de te le donner, je veux que tu me fasses deux promesses.

– Toutes celles que tu voudras, Pépé.

– Ce livre est une invitation à un grand voyage. Promets-moi que tu le feras.

– Promis. Mais j'irai où, Pépé ?

– Probablement nulle part, mais je t'assure que ça vaut la peine.

– Et la deuxième promesse ?

– Un jour, tu iras à Martos.

– Martos ? C'est où Martos ?

– Ici, dit-il en se frappant la poitrine.

Deux

Une vieille chanson chilienne dit : “ Le chemin a deux bouts et aux deux quelqu’un m’attend. ” L’ennui c’est que ces deux bouts ne limitent pas un chemin rectiligne, mais tout en courbes, lacets, ornières et détours, qui ne conduisent nulle part.

La lecture de *Et l’acier fut trempé* – lecture lente, laborieuse – me conduisit pour la première fois dans cette région des rêves qui s’appelle nulle part. Comme tous les adolescents qui ont lu le livre d’Ostrovski, je voulus moi aussi être Pavel Kortchaguine, le héros éprouvé, le camarade Komsomol qui, au péril de sa vie, ne recule pas devant les sacrifices que lui impose sa mission de jeune prolétaire. Je rêvais que j’étais Pavel Kortchaguine, et pour faire de ce rêve réalité je devins militant des Jeunesses communistes.

Mon grand-père accepta en rechignant la perte dominicale de son petit-fils et pesta pendant des mois contre le traducteur en espagnol de *Et l’acier fut trempé*. La lecture de ce livre était censée m’entraîner sur le sentier des idées libertaires, premier pas du voyage vers nulle part.

Le dépit de mon grand-père dura jusqu'au jour où je lui annonçai que je n'irais pas en classe parce que nous, les élèves, avions décrété une journée de grève en solidarité avec les mineurs des puits de charbon. Je ne l'ai vu qu'une seule fois boire plus que de raison et ce fut le jour de cette grève. Eméché par le vin, il réprimait de grosses larmes en murmurant :

– Mon petit-fils fait grève, putain, c'est de mon sang.

Mon grand-père. Je me souviens de la première fois où je l'obligeai à acheter un exemplaire de *Gente Joven*, la revue des Jeunesses communistes. Il lut attentivement les quatre pages et il déclara que, bien qu'elle fût publiée par une bande de suppôts du pouvoir stalinien, ce n'était pas mauvais comme premier pas vers la compréhension de l'ordre véritable :

– Pas celui que l'Etat impose, Etat de mes deux ! mais l'ordre naturel, celui de la fraternité entre les hommes.

Que je sois devenu un jeune communiste combla mes parents de bonheur, parce qu'un jeune communiste devait être le premier à l'école, le meilleur sportif, le plus cultivé, le plus poli, et à la maison, un monument de responsabilité et de travail. En chaque jeune communiste germait l'être social, collectif et solidaire, qui serait celui de la nouvelle société. Je devins ainsi une sorte de moine rouge, ascétique et ennuyeux. Un vrai fléau, me dirait des années plus tard une fille à qui j'avais demandé, fort étonné, pourquoi elle ne voulait pas sortir avec moi.

Etre un jeune communiste pendant plus de six ans signifia posséder cousu sur la peau un billet pour nulle part. Tous mes amis d'enfance connaissaient déjà leur

ronde chantée, chaque taureau sacrifié à l'heure fatidique, chaque coucher de soleil, chaque ombre insolente de tricorne, chaque nouvelle venue du bout du monde, chaque lettre qui n'arrivait plus, putain de vie, et le silence prolongé jusqu'à ce que l'éloignement devînt absolu.

– Gerardo... un qu'on appelait El Culebra ?

Insaisissable, mon grand-père. Redouté et recherché. Il changeait de peau et de nom pour abriter un même amour insurgé.

– Oui, don Angel. On l'appelait comme ça.

– Mon frère... un qui est parti en Amérique ?

Oui. Un qui est parti en Amérique. Un parmi tant d'autres qui montèrent à bord de bateaux le cœur plein d'espoir. Des Espagnols qui, quatre siècles après l'invasion armée de l'Amérique, partirent à la recherche de la paix et furent les bienvenus, trouvèrent du bois pour construire leurs maisons, de la bonne cire d'abeille pour lustrer leurs tables, des vins secs pour inventer de nouveaux rêves et une terre qui leur a dit : on est d'où on se sent le mieux.

Mon grand-père. Un qui partit en Amérique. Un qui traversa la mer et trouva de l'autre côté des oreilles qui attendaient sa voix : “ Le contrat social est une infamie des ennemis de l'homme. La nature nous a conçus pour que nous réglions nos problèmes en dialoguant de manière fraternelle. On ne peut réglementer ce que la vie a déjà réglementé. ” Voilà ce que disait mon grand-père, quand j'étais enfant, lors d'une soirée du Secours ouvrier, où je l'avais accompagné.

– Oui, don Angel. Un qui est parti en Amérique.

– Tu es mon frère ?

Au fond de moi, mon grand-père me poussait à répondre : “ Dis-lui que oui et embrasse-le. Tous les hommes sont frères et dans la vulnérabilité de la vieillesse percent d’éternelles et fragiles vérités. ”

– Non, don Angel. Votre frère Gerardo était mon grand-père.

Le visage du vieillard prit un air grave. Il se redressa, posa ses mains nerveuses sur les genoux et m’examina de la tête aux pieds, d’une épaule à l’autre. Va-t-il me demander mes papiers ? Ou que je m’ouvre la poitrine pour lui montrer mon cœur ?

– María, appela-t-il.

De la maison sortit une vieille femme toute vêtue de noir. Elle portait ses cheveux argentés noués en chignon et elle me regarda d’un air affectueux. Alors, après s’être raclé la gorge, don Angel prononça le plus beau poème que la vie m’ait offert, et je sus que le cercle venait enfin de se refermer, car je me trouvais au point de départ du long voyage entrepris par mon grand-père. Don Angel dit :

– Femme, apporte du vin, mon neveu d’Amérique vient d’arriver.